

PERIODIQUE TRIMESTRIEL 2022 3^e trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

Ed. resp. D. Frankignoul, 40 rue de la Charrette,
1200 Bruxelles



PB-PP|B-04265
BELGIE(N) - BELGIQUE



FEUILLET N°145

Centre Albert Marinus

Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture

Conseil d'administration :

Olivier Maingain, président

Daniel Frankignoul, administrateur délégué et trésorier

Maurice Jaquemyns, vice-président

Pierre Vermeire, secrétaire général

Geneviève Vermoelen et Christine Verstegen, administratrices

Membre :

Ariane Calmeyn

Membre d'honneur :

Philippe Smits, Jean-Pierre Vanden Branden, Jacques Vlasschaert, Georges Désir (+), Gustave Fischer (+), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (+), Roger Lecotté (+) et Henri Storck (+)

Equipe du Centre Albert Marinus :

- Cécile Arnould : Directrice

- Jean-Marc De Pelsemaeker : Chargé de mission

- Julie de Hemmer Gudme : Secrétariat, accueil

Feuillets du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, mise en page : Cécile Arnould, Jean-Marc De Pelsemaeker, Jean-Paul Heerbrant, Florence Houssin, Lucie Smolderen.

Diffusion : 2500 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)

Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles)

Phil van Duynen, Anachronismes, image digitale. (D.R. de l'artiste)



Sommaire

Visites guidées

- *Projet Ommegang* 7

- *Sur les traces de Saint-Jacques-de-Compostelle* 22

Rencontre avec les gardiens du Patrimoine

- Christian Reith, archiviste du Meyboom 26

Exposition

- *Bouffons! Eloge de la Foulosophie* 30

Archives d'Albert Marinus

- *J'étais un petit page dans le cortège de l'Ommegang en 1930* 36



Albert Marinus ca.1930. (D.R. Centre Albert Marinus)

Le patrimoine culturel immatériel, une richesse à préserver.

C'est un patrimoine joyeux, constructif, fait de traditions orales, d'arts du spectacle, d'événements festifs et du savoir-faire nécessaire à l'artisanat traditionnel.

Le patrimoine culturel immatériel témoigne de tout un pan de notre histoire en perpétuant des traditions héritées de nos ancêtres et transmises à nos descendants. Il ancre profondément nos racines et contribue à la cohésion sociale en stimulant des sentiments de continuité, d'identité et d'appartenance à une ou plusieurs communautés et, par la même, à la société au sens large. Sa valeur réside, certes, dans la manifestation culturelle elle-même, mais plus encore dans la richesse des connaissances et du savoir-faire qu'il transmet d'une génération à une autre.

C'est un patrimoine éminemment humain, car maintenu vivace et perpétué grâce à l'investissement de chacun des individus appartenant à ces communautés, de femmes et d'hommes qui ont à cœur d'être les garants de sa pérennité et de sa qualité.

C'est un patrimoine fragile qu'il convient de préserver, car il est un facteur important du maintien de la diversité culturelle face à la mondialisation croissante. Le partage de ce patrimoine est aussi un précieux vecteur de communication qui contribue au dialogue interculturel et encourage le respect d'autres modes de vie, d'autres cultures et d'autres traditions.

C'est un patrimoine en constante évolution, en équilibre constant entre profond respect des traditions ancestrales et nécessaires adaptations aux inévitables mutations de la société.

C'est la vocation même du Centre Albert Marinus de préserver les multiples expressions du patrimoine culturel immatériel qu'il s'agisse de traditions populaires, de métiers d'art, de collections et de tout le savoir-faire qui y est lié.

L'exposition *Projet Ommegang* présentée au Musée de Woluwe jusqu'au 30 octobre 2022, et l'inventaire édité dans ce cadre, mettent à l'honneur l'une des plus anciennes traditions bruxelloises, à travers la précieuse collection de dessins réalisés pour la recreation de l'Ommegang en 1930.

L'Ommegang de Bruxelles a été inscrit au Patrimoine culturel immatériel de l'Unesco le 11 décembre 2019. Crise sanitaire oblige, la déclaration publique de cette reconnaissance n'a pas encore eu lieu. Ce sera chose faite le 1^{er} juillet 2022 : à l'issue du cortège les autorités bruxelloises remettront officiellement aux institutions organisatrices de l'Ommegang de Bruxelles le document attestant de cette inestimable consécration.

Une reconnaissance dont notre institution se réjouit car elle pérennise un peu plus l'enseignement d'Albert Marinus.

Projet Ommegang

Visite guidée de l'exposition

Mercredi 21 septembre à 14 h

Dimanche 25 septembre à 14 h

Musée de Woluwe - Centre Albert Marinus

40 rue de la Charrette - 1200 Bruxelles

La renaissance de l'Ommegang

Dès 1926, le Grand Serment royal et de Saint-Georges songe à célébrer avec éclat son 550^e anniversaire. Pour l'occasion, la gilde des arbalétriers s'appuie sur l'ordonnance signée par Jeanne, duchesse de Brabant, et par son époux Wenceslas qui, en date du 4 mai 1381, marque la reconnaissance du Grand Serment des Arbalétriers de Notre-Dame et la naissance du Petit Serment de Saint-Georges. En février 1927, les membres du Grand Serment informent le collège de la Ville de Bruxelles de leur souhait de fêter dignement cette date mémorable et y ajoutent leur intention de recréer l'Ommegang. Or, il se trouve que leur aspiration rejoint celle du vicaire de l'église du Sablon, l'abbé François Desmet. D'autres collaborateurs s'adjoignent à ce noyau initial : ce sont Guillaume Des Marez (archiviste de la Ville de Bruxelles), Emile Vauthier (Académie d'Ixelles), Leo Van Puyvelde (nouveau directeur des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique) et Ernest Closson (Conservatoire de Bruxelles). L'abbé Desmet sollicite au préalable l'accord du cardinal Van Roey qui accepte bien volontiers l'idée pour autant que le cortège envisagé ne redevienne pas une procession religieuse.

L'objectif est donc d'être prêt pour l'année 1931 mais aux yeux de l'abbé Desmet, la célébration du centenaire de la Belgique en 1930 représente une bien meilleure opportunité. En décembre 1927, le comité sollicite le patronage du roi Albert I^{er} et se met en rapport avec Albert Marinus, alors directeur du Service de Recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant. Albert Marinus accepte lui aussi de participer au projet. Sait-il à quoi il s'engage? Il a alors 40 ans, dirige un service dans une administration provinciale et collabore régulièrement au *Soir*. En janvier 1928, la Société de l'Ommegang se met en place et se choisit un nouveau comité effectif duquel tous les précités acceptent avec enthousiasme de faire partie. Viennent s'ajouter - entre autres - Jean Capart (Musée du Cinquantenaire), les peintres Constant Montald et Frans Coppejans, l'homme politique Paul De Mot.

Le nouveau comité tient sa première réunion dès le 24 janvier. L'abbé Desmet est élu président et Albert Marinus fait office de secrétaire adjoint. C'est lui qui rédige les comptes-rendus des séances qui précéderont la sortie de l'Ommegang. Les textes ont été conservés. Pendant les deux ans qui suivent, les discussions vont essentiellement porter sur la



Dessin préparatoire à l'Ommegang de 1930 : Jules-Marie Canneel, *fou dans une charette (sic) à chien*, 1929.

(D.R. Centre Albert Marinus)

conception du cortège, son organisation et surtout son financement. Au cours des débats, deux visions différentes sur le contenu du défilé vont très vite s'affronter. La première est défendue par Albert Marinus. Le folkloriste, pour des raisons de cohérence, entend reconstituer l'Ommegang organisé en 1549 en l'honneur de Charles Quint et de sa cour en se basant sur la chronique de Juan Calvete de Estrella. Présent à l'événement, l'historien, humaniste et poète espagnol en a décrit le fil. Marinus s'aide aussi des tableaux de Van Alsloot et d'autres archives. Comme le remarquent Claire Billen et Virginie Devillez (dans la publication *Ommegang!* de 2013), sa conception est bien dans l'air du temps. Elle se signale par une perception très hiérarchisée des corps urbains et par une fascination pour l'organisation corporatiste. Marinus s'efforce, en convoquant les serments, les chambres de rhétorique, le Magistrat ou les lignages, de montrer l'ancienneté et la pérennité de nos traditions. Il ajoute aussi en ouverture un élément qui n'existait pas dans l'ancien cortège. Le *Messenger de Paix* qu'il introduit constitue une sorte d'invocation, il fait référence à une époque troublée tant sur le plan national qu'international. A la séance du 14 mars 1928, Albert Marinus, qui a travaillé d'arrache-pied en un temps record, déroule une longue bande de papier (15 mètres!) pour que chacun puisse se faire une idée du projet élaboré. A cette occasion, le folkloriste subit les objections et les commentaires de l'historien Guillaume Des Marez. L'échange de vues, assez vif, se poursuit longtemps durant la rencontre et le débat n'est pas clos.

La deuxième vision est justement celle de Guillaume Des Marez, qui la présente à la séance suivante. L'archiviste, de son côté, place tous les projecteurs sur le Grand Serment royal et de Saint-Georges et glorifie l'église de Notre-Dame du Sablon, édifice dont les destinées se confondent avec celle du Grand Serment. Il conçoit un cortège de sept tableaux qui, courant sur cinq siècles (du XIII^e au XVII^e siècle), évoque l'union de la ville et de la gilde et pointe les faits marquants qui se sont déroulés durant ce laps de temps.

Une très longue discussion va à nouveau opposer les deux hommes. Tous écoutent les opinions et les arguments de l'un et l'autre. Mais il faut trancher. Le comité procède alors à un vote à bulletin secret. La conception de Marinus l'emporte, non sans causer quelques tensions au sein du comité. Les arbalétriers du Grand Serment expriment leur déception de ne pas occuper le devant de la scène. Les membres de la gilde vont néanmoins tenir leur promesse de participer à la réalisation du cortège. Ils claqueront cependant la porte au dernier moment. Quant à Des Marez, il va se désintéresser du projet Ommegang et n'assistera plus qu'à une ou deux réunions du comité.

Un événement de cette ampleur nécessite de réunir des fonds considérables. Or la question du financement est importante car elle a des conséquences sur la date de sortie. Désireux de bénéficier des subsides alloués dans le cadre de la célébration du centenaire de l'Indépendance, l'abbé Desmet et Albert Marinus jugent plus judicieux de placer le défilé en 1930. On parle de solliciter des mécènes, d'organiser une grande tombola, des conférences, des concerts. Tout cela ne suffit pas. Il faut abaisser les coûts. Pour les figurants, Marinus songe à recourir le plus possible à des bénévoles : associations théâtrales d'amateurs, chorales, sociétés de musique, de tir à l'arc, de tir d'arbalète. Il pense même à s'adresser aux

syndicats et à l'armée (qui accepte). Plus pragmatique, il sollicite les services du ministre de l'Intérieur, Albert Carnoy, afin de bénéficier d'un subside. L'avis favorable (juin 1928) donné verbalement rassure le comité. Encore doit-il être suivi d'effet. Heureusement, la réponse officielle tombe en mars 1929 après quelques mois de suspense. Un subside de 1.500.000 francs (sur un budget total de 4.100.000 francs) est accordé. Dès lors, le sort en est joué : l'Ommegang fera bien partie des fêtes du centenaire.

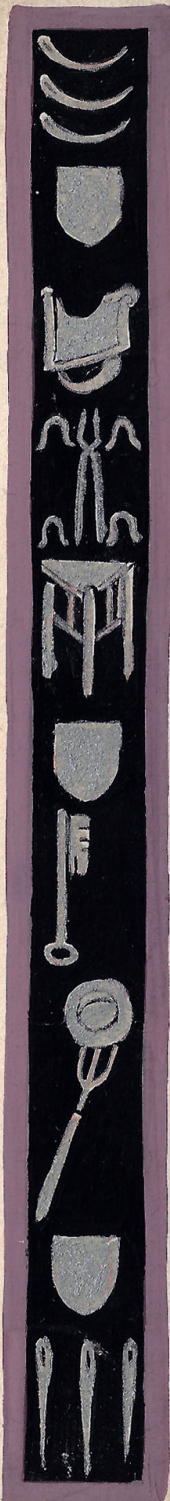
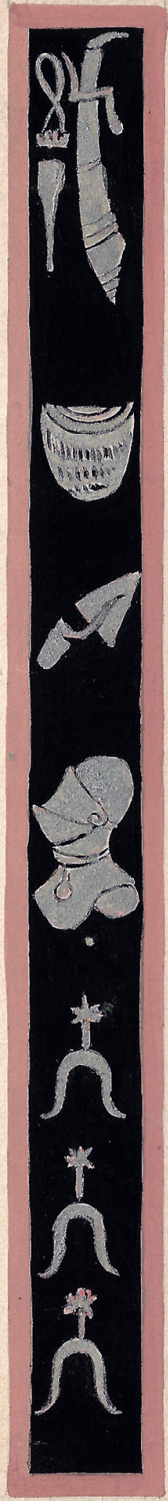
La Ville de Bruxelles n'est pas en reste. Le collège, sur proposition du bourgmestre Adolphe Max, accepte de verser une première tranche de 500.000 francs et s'engage à verser un million supplémentaire en 1930 contre la remise de l'ensemble du matériel du cortège après sa sortie. La Province de Brabant à son tour consent à un montant de 225.000 francs destiné à l'organisation du cortège. On imagine les nombreux va-et-vient, les innombrables démarches, courriers, rencontres, sollicitations qu'il a fallu effectuer pour en arriver là.

Le total des dépenses atteindra 4.839.303,15 francs (le surcoût est dû à une quatrième sortie, non prévue à l'origine). Quand on examine les postes différents, certains montants frappent. Ainsi 2 millions de francs sont consacrés aux costumes (2.000 costumes à 1.000 francs/pièce donc), 661.000 francs aux chars. Par comparaison, les géants ne nécessitent "que" 80.000 francs, la récréation d'instruments de musique 100.000 francs et les émoluments aux artistes 109.000 francs. Finalement, après bien des péripéties et bien des angoisses, les comptes seront clôturés en mai 1933 avec un excédent de ... 433,79 francs.

Parallèlement à cette quête financière, les préparatifs vont bon train. Depuis mai 1929, le comité loue des vastes locaux situés aux 8 et 8bis de l'avenue Livingstone. L'endroit est nommé le Tattersall, il peut accueillir seize chars, des ateliers pour la création de costumes, des magasins de conservation, des bureaux etc. Les photos qui nous restent montrent qu'il a même été possible d'y aménager des espaces pour présenter les costumes et accessoires terminés et de susciter ainsi l'intérêt des curieux.

Mais l'argent n'est pas tout. Peintres et sculpteurs vont jouer un rôle important dans l'élaboration du cortège. Dès la création de la Société de l'Ommegang (janvier 1928), on constate au sein du Comité effectif la présence significative de deux personnalités du monde de l'art : Frans Coppejans et Constant Montald. Frans Coppejans (1867-1947) est peintre et spécialiste en cortèges. Il est l'auteur de scènes religieuses renommées que l'on sollicite pour des conseils en matière de costumes historiques. De plus, il est doyen de la *Koninklijke Souvereine Hoofdgilde van Sint-Joris* (serment des arbalétriers) de Gand. Son expérience dans ces domaines a dû s'avérer extrêmement précieuse. Le deuxième nom est Constant Montald, figure reconnue de l'art belge, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. A partir de juin 1929, un nouveau remaniement intervient. James Thiriart, entré dans le comité l'année précédente, accède à la direction des "costumes et drapeaux" tandis que Constant Montald assure la direction artistique du cortège. Vaste tâche que les deux intéressés acceptent en connaissance de cause. James Thiriart était en charge des costumes au Théâtre de la Monnaie durant les années 1920. Il en a dirigé l'atelier de confection. Mais entre concevoir les trente ou quarante costumes nécessaires à la représentation d'un opéra

Pages suivantes : *Dessin préparatoire à l'Ommegang de 1930 : Marthe Herdies, Ensemble d'emblèmes des métiers de Bruxelles, 1929.* (D.R. Centre Albert Marinus)





et organiser l'élaboration des tenues portées par plus de 2.000 figurants, il y a une marge! Constant Montald va, lui aussi, très vite jouer un rôle important. Sans doute est-ce par son intermédiaire que sont engagés les multiples artistes qui vont concevoir les costumes et les accessoires. Au nombre de 24, ceux-ci vont se partager les différentes sections du cortège. Tous (à une exception près, celle de Thiriart dont la formation n'est pas connue) sont passés par l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Ce ne sont pas des représentants de l'avant-garde, il s'agit plutôt d'artistes ayant joui d'une certaine célébrité académique avant la Première Guerre mondiale ou d'artistes plus jeunes mais pratiquant d'une manière relativement traditionnelle.

Ils se connaissent et connaissent leur travail respectif. Bruxelles n'est pas une des métropoles mondiales de l'art et le milieu n'est très vaste. Marthe Herdies est la sœur d'Eugène, Jules-Marie et Jean Canneel. Quatre d'entre eux habitent Woluwe-Saint-Lambert et sont donc les "voisins" de Constant Montald et d'Albert Marinus. Il s'agit d'Eugène Canneel, Charles Van Roose, Michel Sterckmans et Lucien Hoffman. Tous les artistes retenus fréquentent les mêmes associations professionnelles telles que Pour l'Art, La gravure originale belge, la Société des Aquafortistes ou le Cercle artistique. Ils se retrouvent aussi lors d'expositions de groupe. Peut-on préciser le moment où les dessins ont été réalisés? En ce qui concerne les chars, les projets étaient attendus pour la fin mai 1929. Mais tout n'est pas encore terminé à la mi-juin. On peut donc imaginer qu'à la fin juillet 1929, tous les dessins et projets sont rentrés. Les esquisses des costumes datent de la même période (premier semestre 1929). La coordination des travaux est orchestrée par deux hommes : Gaston Danthine, qui fait office de régisseur général, et James Thiriart, qui supervise et coordonne la préparation des costumes et des accessoires. En juillet 1929, les premières ouvrières entament le travail. Trois mois plus tard, cent trente couturières oeuvrent sans relâche. Au total, 2.090 costumes sont réalisés par les couturières en moins d'un an. La Société de l'Ommegang louera une série d'autres costumes pour habiller les figurants supplémentaires, portant ainsi le total de participants à 2.480. La construction des chars est confiée aux artistes qui en ont remis les projets. Les contemporains ne manquent pas de souligner la bonne humeur qui règne dans les ateliers.

Les sources auxquelles les artistes ont recours ne sont que rarement mentionnées. On peut en percevoir certaines : Dürer par exemple ou Bruegel. Les gravures de la première moitié du XVI^e siècle ont été grandement sollicitées. On ne manquera pas de noter que les costumes de Marthe Herdies font plus XV^e siècle que XVI^e, que Winance donne à son cavalier une silhouette de seigneur de la cour de François I^{er} et que Massonet reprend des éléments à la Tenture de Notre-Dame du Sablon (1516-18) dont le carton est dû à Bernard Van Orley. Dans tous ces cas, on note le décalage par rapport à 1549. Le reste mériterait une analyse plus pointue.

Lorsqu'on observe les dessins qui nous restent, on constate une grande différence de styles. Cependant à l'époque, nul n'a remis en cause l'homogénéité du cortège. Sans doute James Thiriart qui assurait la direction dut-il procéder à quelques modifications pour arriver au résultat souhaité et pour unifier stylistiquement l'ensemble. Dans quelle mesure a-t-il Ci contre : Charles Van Roose, dessin préparatoire à L'Ommegang de 1930, Le Magistrat : Page portant l'iris, 1929. (D.R. Centre Albert Marinus)

OMMEGANG DV SABLON
1930

Char de Saint-Georges.

Oswald Poreau

Groupe VIII. - Section 6. -

1580 à 1592.



DC 1580 - 1581 -

DC 1582 - 1583 -

DC 1592

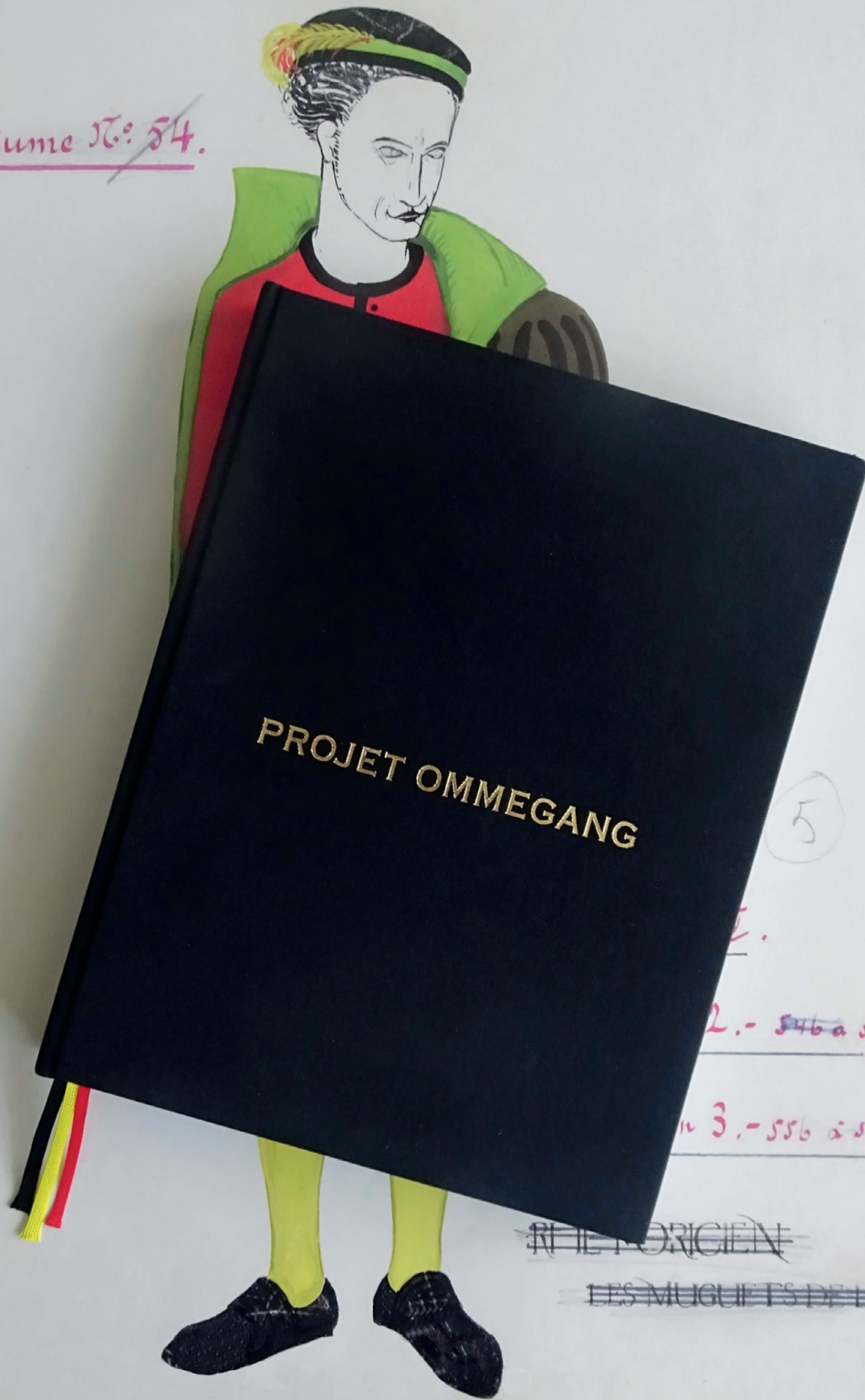
214

215

216

Oswald Poreau, dessin préparatoire à L'Ommegang de 1930, Le char de saint Georges, 1929.
(D.R. Centre Albert Marinus)

costume N° 54.



rectifié les costumes? Lorsqu'on compare les quelques pièces originales qui subsistent avec les projets, on ne constate pas de différences majeures. Mais vu le panel limité, aucune conclusion définitive n'est possible.

L'exposition et la publication *Projet Ommegang* (direction: Jean-Paul Heerbrant) célèbrent cette extraordinaire aventure. Toutes les deux se font le chantre de l'événement et accompagnent l'inscription de l'Ommegang sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Toutes deux célèbrent le long mais gratifiant travail des 24 artistes qui ont réalisé les oriflammes et les costumes, les chars et les accessoires du cortège. Grâce à eux et à leur talent, grâce à la ténacité des autres engagés dans l'aventure qui croyaient fermement à la réussite et ont su maintenir la barre malgré les vents contraires, l'Ommegang s'inscrit à nouveau dans le paysage culturel bruxellois. Chaque année (exception faite des guerres et des pandémies), Charles Quint, son fils Philippe et leurs suites, les arbalétriers, les lignages et le Magistrat, les lanceurs de drapeaux et les échasseurs, Béatrice Soetkens et la statue miraculeuse de Notre-Dame à la branche se matérialisent à nouveau, rappelant des moments de gloire. Durant quelques heures, ils déroulent leurs pompes et leurs ors devant les décors magnifiques du Sablon et de la Grand-Place. Le défilé se fait dans une atmosphère de fête mais avec la solennité et la gravité qui s'imposent. Et bien sûr, à chaque fois, le public est conquis d'avance.

La publication *Projet Ommegang* (fort volume de 60 pages de textes et de 97 feuillets d'illustrations numérotées) est en vente au Centre Albert Marinus au prix de 35 euros. Elle constitue l'inventaire des dessins originaux de 1930. Comme dit précédemment, ces dessins restent la propriété de la Société royale de l'Ommegang mais sont préservés et gérés au Centre Albert Marinus selon la convention signée entre les deux parties. Outre une introduction historique, l'ouvrage comprend les biographies succinctes des 24 artistes intervenants, l'inventaire proprement dit des dessins conservés ainsi que les reproductions de chacune des pièces.

L'exposition *Projet Ommegang* a lieu au Musée de Woluwe jusqu'au 17 juillet 2022.

Elle reprendra à partir du 7 septembre jusqu'au 30 octobre 2022

Du mercredi au dimanche de 13 à 17 heures

Entrée libre. Visites guidées : maximum 15 personnes, gratuit pour les groupes scolaires et les personnes en situation de handicap.

Participation au frais pour la visite guidée de l'exposition *Projet Ommegang* :

Membres : 2 Euros

Autres : 5 Euros

Réservation obligatoire au 02-762-62-11

Informations : centremarinus@woluwe1200.be

Ci-contre : Catalogue des dessins préparatoires à l'Ommegang de 1930, 27X21 cm, 260 pages, 35 Euros.

Disponible au Centre Albert Marinus



Sur les traces de Saint-Jacques-de-Compostelle

Promenade guidée

Mercredi 24 août à 14 h

Dimanche 28 août à 14 h

Rendez-vous : Entrée principale de la cathédrale des Saints-Michel-et-Gudule
Place Sainte-Gudule - 1000 Bruxelles

Le pèlerinage menant à Saint-Jacques-de-Compostelle en Galice (au nord de l'Espagne) attire encore à l'heure actuelle des milliers de pèlerins. Venant de tous les coins d'Europe, par foi ou pour la découverte des paysages impressionnants, ils suivent les chemins tracés au fil du temps.

Ce pèlerinage a vu le jour au IX^e siècle avec la (re)découverte des reliques supposées de saint Jacques le Majeur. Bien qu'il existe plusieurs versions, on raconte qu'après la mort du Christ, ses disciples se sont dispersés afin d'aller évangéliser le monde. Jacques part alors en Occident. Il arrive en Espagne mais sa mission échoue et il ne convertit qu'une poignée de personnes. De retour à Jérusalem où sévit la persécution des chrétiens, il effectue quelques conversions avant d'être arrêté et condamné à mort par décapitation. Ne pouvant le laisser là, ses amis placent son corps sur un bateau sans voile ni gouvernail et embarquent avec lui. Avec la seule aide de Dieu, ils arrivent dans une ria galicienne. Après avoir affronté de nombreuses épreuves, les disciples parviennent à enterrer le corps en un lieu sûr qui sera par la suite oublié. Ce n'est qu'au IX^e siècle qu'une pluie d'étoiles envoyée par saint Jacques a permis de retrouver l'emplacement de sa sépulture. *Campo de Estrellas* ou champs d'étoiles donna ainsi le nom de Compostelle.

Cette redécouverte et le pèlerinage qui en découle ont contribué à asseoir la foi chrétienne en pleine reconquête du territoire, alors occupé par les musulmans. Cependant ce lieu ne prend toute son importance qu'après la prise de Grenade en 1492, sous le règne des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, lorsque le pape Alexandre VI déclare officiellement Saint-Jacques-de-Compostelle comme étant l'un des "trois grands pèlerinages de la Chrétienté", avec ceux de Jérusalem et de Rome.

Les pèlerins rapportaient pour preuve de l'accomplissement de leur voyage des coquilles de pectens, abondantes dans la région, qu'ils accrochaient à leurs vêtements ou à leur chapeau, d'où le nom de coquilles Saint-Jacques donné par la suite à ces mollusques. La coquille devient alors l'un des attributs reconnaissables du pèlerin, avec le bourdon (long bâton garni d'une calebasse), la besace et le chapeau à larges bords. Ces éléments permettaient d'identifier les pèlerins qui pouvaient ainsi recevoir la charité ou de l'aide lors de leur pèlerinage.

Ci-contre : Mauclair de porte de l'église Notre-Dame du Bon Secours, XVII^e s., Bruxelles
(D.R. J-M DP - Centre Albert Marinus)



Eglise Saint-Jacques-sur-Coudenberg édifée entre 1776 et 1787, Bruxelles. (D.R. J-M DP - Centre Albert Marinus)



Les chemins menant à Saint-Jacques sont nombreux. Selon qu'ils viennent des Pays-Bas, d'Allemagne ou des pays scandinaves, les pèlerins peuvent emprunter différentes voies traversant la Belgique. La Via Brabantica qui passe par Anvers et Malines est aussi celle qui traverse Bruxelles avant de continuer vers Nivelles. Elle a pu être reconstituée sur base de documents historiques. C'est ainsi que cinquante coquilles en bronze ont été placées à travers la capitale pour marquer le parcours suivi par les pèlerins.

Cette voie pénètre dans la ville par la porte de Louvain située à l'emplacement de l'actuelle Place Madou, le pèlerin franchissait ensuite la première enceinte par la porte du Treurenberg (aujourd'hui disparue) afin d'atteindre la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule. On trouve encore des traces jacquaires dans la cathédrale telle que la statue en marbre de saint Jacques représentant le martyr avec tous les attributs du pèlerin. Après cet arrêt, les pèlerins se rendaient à la Grand' Place qui grâce à ses halles et fontaines leur permettait de s'approvisionner en vivres afin de continuer le voyage. Le quartier Saint-Jacques était tout naturellement l'étape suivante. Nous y trouvons aujourd'hui l'église baroque Notre-Dame de Bon Secours. Le maclair de la porte laisse voir les attributs du patron des pèlerins : chapeau, besace, coquille. A l'origine, cet espace était occupé par une modeste chapelle, dépendance de l'hôpital Saint-Jacques d'Overmolen. L'institution avait pour but d'accueillir et d'héberger les pèlerins et les voyageurs pauvres. D'autres fondations pieuses jouaient le même rôle à Bruxelles : Saint-Julien (Marolles), Saint-Corneille (rue de Flandre) et Saint-Laurent (dans la rue du même nom).

Passé ce point, deux possibilités s'offraient aux pèlerins. Ils pouvaient choisir la voie haute passant par l'église Notre-Dame de la Chapelle et traversant les Marolles pour rejoindre la porte de Hal où se trouve actuellement une sculpture en granit rose rendant hommage aux pèlerins. L'autre option était la voie basse offrant un détour par la Collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon à Anderlecht. En effet, les voyageurs ne réservaient pas leur foi à saint Jacques et d'autres saints étaient honorés sur leur passage tels que saint Julien, saint Alexis, saint Roch, saint Gilles, ou encore saint Guidon.

Ce dédoublement de voies n'était pas rare et était basé sur des raisons pratiques tout autant que religieuses. Les routes empruntées par les pèlerins avaient été créées à des fins de commerce et de transport, une circulation aisée était donc importante. Ainsi les voies hautes étaient privilégiées par temps pluvieux pour s'éloigner des rivières et les voies basses en été pour l'aisance du voyage. Mais bien sûr le pèlerinage laissera sa trace sous forme d'abbayes, d'hôpitaux et de refuges prévus pour l'accueil matériel et spirituel des voyageurs tout au long du chemin. Ils sont organisés tant par des ordres monastiques, des rois ou des hauts personnages que par des riches particuliers pensant à leur salut.

On peut se représenter l'importance du pèlerinage à l'heure actuelle grâce à la procession organisée le samedi précédant la Pentecôte. A cette occasion plusieurs associations portent une statue de saint Jacques entre l'église Notre-Dame de Bon Secours et celle de la Chapelle. Ils font ainsi revivre la procession supprimée au XVIII^e siècle qui se déroulait le dimanche suivant la fête patronymique de l'apôtre. Dans le cortège figuraient, à cheval, les deux

derniers pèlerins revenus de Saint-Jacques-de-Compostelle. Un de ces cavaliers portait un sabre d'argent symbolisant la victoire du "Matamore" (selon la tradition, saint Jacques était intervenu durant la légendaire bataille de Clavijo en 844 pour assurer la victoire aux chrétiens; il y récolta ce surnom et cet avatar). De nos jours, Notre-Dame de la Chapelle possède une statue de l'apôtre offerte par la Galice à la Ville de Bruxelles en 1992.

Cette promenade entre passé et présent que nous vous proposons vous permettra de ressentir l'élan de foi qui transporte les pèlerins depuis des siècles et les différents lieux qu'ils parcourent avant de poursuivre leur voyage de 2 200 kilomètres jusqu'à la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Florence Houssin

Nous vous invitons à une promenade entre passé et présent sous la houlette de Florence Houssin, sur les traces de Saint-Jacques-de-Compostelle à Bruxelles.

Participation aux frais pour la promenade guidée :
Sur les traces de Saint-Jacques-de-Compostelle

Membres : 12 Euros

Seniors : 14 Euros

Autres : 16 Euros

Réservation indispensable au Centre Albert Marinus : 02/762-62-11



Ci-dessus : Coquille balise pour le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, Grand'Place, Bruxelles.

(D.R. J-M DP - Centre Albert Marinus)

Ci-contre : Dessus-de-porte de la sacristie de l'église Notre-Dame du Bon Secours, XVII^e s., Bruxelles

(D.R. J-M DP - Centre Albert Marinus)





Christian Reith

Archiviste du Meyboom et Compagnon de Saint-Laurent

Le Meyboom est la plus ancienne tradition populaire de Bruxelles, dont l'origine remonterait à 1213. A l'époque, la ville de Bruxelles impose une taxe sur la bière. Pour y échapper les bruxellois se rendent hors les murs pour festoyer. Alors qu'une noce se déroule dans un estaminet dénommée "Het Cattenhuys", en le lieu-dit "Le marais aux cygnes", (emplacement de l'actuelle rue du Marais) situé alors hors de l'enceinte de Bruxelles, un conflit éclate entre bruxellois et louvanistes. Des arbalétriers, compagnons de Saint-Laurent, prennent la défense de bruxellois, mettant en fuite les louvanistes. Pour les remercier le Duc de Brabant leur accorda un statut corporatiste et le droit de planter un Meyboom (arbre de joie). Ce qui se fait, chaque année, depuis 1308, le 9 août, veille de la Saint-Laurent.

Condition : l'arbre doit, impérativement, être planté, avant 17h, au croisement de la rue des Sables et de la rue du Marais, sous peine que les bruxellois perdent ce privilège au profit des louvanistes.

La tradition du Meyboom a évolué au fil du temps, aujourd'hui elle est composée de 30 ou 40 "Bûûndroegers" qui portent l'arbre, de "poepedroegers", les porteurs des 9 géants du Meyboom qui ont été progressivement intégrés au cortège depuis le début du XIX^e siècle : Jan, Mieke, Bompa, Boma, Rooske, Jefke, Pitje, Janneke et Polleke, accompagné de facétieux chevaux-jupon. De la roue de la fortune ou "rad van bonnavonteur", apparue fin du XIX^e siècle, qui évoque les hauts et les bas de l'existence que peuvent subir toutes les couches de la société : la noblesse, la bourgeoisie et le peuple. D'un garde champêtre, apparu au début du XX^e siècle, symbolisant l'ancienne police rurale. D'une fanfare, créée en 1958 à l'initiative de Paul Coeckelenbergh, dont c'est aujourd'hui sa petite fille qui perpétue la tradition. De "kêstoempers", et de la "meyblomeke", qui sont en charge de la charrette de fleurs. De "gardevils", créés en 2001 pour protéger l'arbre et les membres du cortège des assauts parfois trop turbulents du public et plus récemment, de "stewards", chargés depuis 2011, du bon déroulement de la festivité, qui ne font pas encore officiellement partie du cortège... Et bien entendu, n'est-ce pas la composante la plus importante d'une tradition populaire, de citoyens venus en nombre soutenir et encourager le cortège du Meyboom!

Christian Reith nous reçoit dans le musée du Meyboom, un lieu dédié à l'histoire de cette tradition populaire multi-centenaire qu'il a peu à peu mis en place et développé, aidé de toutes les bonnes volontés, cherchant sans relâche les éléments qui peuvent enrichir la belle collection qui est présentée au public sur rendez-vous... et attendez-vous à quelques surprises lors de la visite...

CAM : Comment devient-on compagnon de Saint-Laurent?

C.R. : Je suis anderlechtois de souche, j'avais un magasin de fleur à Anderlecht. Au début des années 2000 une personne qui s'occupait de la procession de Saint-Guidon est venue me voir car ils avaient sept chars à garnir. Jusque-là c'était des fleurs artificielles et je suis arrivé à décorer tous les chars avec des fleurs naturelles. On a passé des journées mémorables à faire ça, entre copains. Il se fait que les porteurs de la procession de Saint-Guidon portent aussi les géants du Meyboom, alors j'ai porté un géant du Meyboom et progressivement j'ai participé de plus en plus à ce cortège. En 2008, j'ai reçu

une invitation du grand-maître, président des Compagnons de Saint-Laurent me proposant de rentrer dans la confrérie du Meyboom. J'ai d'abord été stagiaire pendant 3 ans naturellement.

Et puis on m'a demandé si je voulais m'occuper des archives et du patrimoine. C'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup, le passé, l'histoire, donc c'était un cadeau pour moi. Petit fleuriste sans connaissance d'historien ou d'archiviste, je suis devenu le conservateur de la mémoire du Meyboom.

Quel est votre rôle dans le cortège du Meyboom?

Factotum (sourire) je m'occupe un peu de tout, de la garniture de la charrette de fleurs, de la logistique, de veiller au matériel, de la roue de la fortune, ... ou de distribuer les jetons pour les boissons, de toutes sorte de petites tâches. Et en dehors du cortège, je suis aussi le responsable du musée et des archives du Meyboom.

Le Meyboom est la plus ancienne tradition populaire bruxelloise, pourtant il continue à évoluer?

Les anciens diront toujours "ce n'est plus comme avant!" Mais il faut s'adapter à la vie actuelle de Bruxelles, comme nos prédécesseurs ont dû s'adapter il y a 100 ans ou 200 ans. Avant on n'avait pas de dames dans les compagnons, maintenant il y a des dames qui portent des géants. C'est même une dame qui a relancé la tradition des chevaux-jupon (NDA petits chevaux en papier mâché qui se portent avec des bretelles). Ça avait disparu par manque d'intérêt des participants. Un jour, une dame avait envie de participer au Meyboom, mais elle ne savait pas porter de géant car c'était trop lourd. Alors on lui a proposé de porter un cheval-jupon et c'est grâce à elle que la tradition est repartie. Puis une autre dame est venue avec ses enfants, ils ont porté les petits chevaux-jupon pour enfants et aujourd'hui ils continuent et ils portent les grands chevaux-jupons. C'est merveilleux cette continuité.

On doit créer une émulation, le Meyboom est une tradition populaire, pas élitiste, pas figée, tout le monde est le bienvenu, l'ouverture vers les autres se fait naturellement, on voudrait que ce soit une fête pour tous les bruxellois, car c'est un patrimoine culturel ancien et important. Ce sont nos racines!

Y a-t-il aussi une évolution dans la composition du cortège?

Oui au fil du temps, il évolue. Vers 2012, on a ajouté les "kêrstoempers" et la "meyblomeke", qui s'occupent de la charrette de fleurs. Parce qu'avant c'était les porteurs de géants qui devaient s'en occuper et ce n'était pas pratique, alors on a intégré ces nouveaux personnages au cortège. On doit aussi évoluer avec la vie de la ville, en 2001 on a créé les Gardevils, qui font maintenant partie du cortège. Ils ont la mission de protéger l'arbre pour qu'il arrive à bon port et de maintenir la foule un peu à distance pour éviter les incidents. En 2011, on a ajouté des stewards pour que tout se passe bien. Ils ne font pas encore vraiment partie du cortège folklorique, mais qui sait, ... un jour.

L'acteur principal du Meyboom c'est... l'arbre, comment le choisit-on?

Le jeudi qui précède le 9 août les "Bûûmdroegers" vont au bois de la Cambre avec le responsable des plantations du bois. C'est lui qui choisit 3 arbres. Ce sont des arbres qui sont mal formés ou qui gênent le passage, qui, de toute façon, doivent être abattus. On en choisit trois pour avoir une solution de remplacement, si un arbre casse ou qu'il y a un problème. L'arbre doit faire environ 12 mètres de haut et 600 kg.

En principe c'est un hêtre, car du temps de Charles Quint c'est une hêtraie qui a été plantée à la forêt de Soignes. Mais parfois ça change, en 2021, c'était un peuplier.

Mais là aussi les choses évoluent ...

Oui, depuis quelques années on nous reproche d'abattre un arbre pour le Meyboom. Alors j'ai proposé que les Compagnons du Saint-Laurent participent à la "Journée de l'arbre". Et chaque année nous replantons un arbre au bois de la Cambre.

Que devient le Meyboom après la cérémonie?

Il ne peut pas rester en place, car il est au milieu de la route. Le soir on le débite, des rondins sont conservés et offerts en souvenir. Le reste du bois est offert à des personnes indigentes qui se chauffent au bois. Rien n'est jeté.

Au titre des "Géants et dragons processionnels de Belgique et de France", le Meyboom de Bruxelles a été inscrit sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2008, et compte parmi les chefs-d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, est-ce que cela a changé quelque chose?

Oui, il y a plus de monde qui vient voir le cortège et un peu plus de reconnaissance de la presse. Même si par rapport à d'autres manifestations, comme la ducasse d'Ath ou celle de Mons, le carnaval de Binche, on n'a pas beaucoup de couverture médiatique. Dans ces villes-là, ce sont tous les habitants, qui participent depuis qu'ils sont tous petits. Il y a une plus forte mobilisation, c'est "la" festivité de l'année. Bruxelles est une ville vivante, il y a beaucoup de manifestations, toute l'année. Et le Meyboom est une fête de quartier parmi d'autres. Au départ c'était un quartier populaire, les bas-fonds. Mais les habitants d'origine, habitent maintenant d'autres communes, car le quartier est devenu plus cher. On reçoit même des plaintes parce que le cortège du Meyboom fait du bruit et dérange les nouveaux habitants qui ne connaissent rien à son histoire, même s'ils habitent un immeuble qui porte le nom de "Résidence Meyboom". C'est dommage.

Quelles sont les relations avec les autres confréries?

Depuis quelques années, on invite chaque année des géants d'honneur, qui défilent avec nous, cette année ce sont les géants de Dendermonde : Goliath, Mars et Indiaan.

Avec mon épouse, nous avons aussi pris l'initiative de renouer des liens avec toutes les sociétés folkloriques actives à Bruxelles, serments, confréries, ordres... ils sont invités à participer au cortège du Meyboom.

Un souhait pour l'avenir?

Mon souhait le plus fort, c'est que l'on crée à Bruxelles une maison du folklore, un musée de l'ethnologie, des traditions populaires bruxelloises. Un lieu où toutes les sociétés existantes seraient représentées et où toute l'histoire de Bruxelles serait expliquée. Quelque chose de moderne, d'interactif, une tradition populaire comme le Meyboom n'est pas un vieux dinosaure figé, c'est quelque chose de vivant qui évolue, c'est un morceau de l'histoire de Bruxelles, des bruxellois!

Ce 9 août 2022 aura lieu le 714^e Meyboom

Découvrez le parcours du cortège : <https://www.meyboom.be/>

Le musée du Meyboom se visite sur rendez-vous : info@meyboom.be

Entretien : Cécile Arnould & Jean-Marc De Pelsemaeker, le 1^{er} juin 2022 à Bruxelles.

Bouffons! Eloge de la Foulosophie

Bouffons! Ce terme qui sonne aujourd'hui comme une insulte connaît une histoire longue et rocambolesque. L'exposition, qui se tient au Musée du Masque (Binche) jusqu'au 11 septembre 2022, s'intéresse aux Bouffons et à leur trajectoires à travers les époques, du Moyen Âge à nos jours. Cette idée a émergé il y a quelques années, au cours de discussions passionnées avec Jean-Paul Heerbrant et Jean-Marc De Pelsemaeker (Centre Albert Marinus). Ce sont eux, les premiers, qui nous ont introduits au monde sensible de l'estampe et à la figure du Fou dans l'iconographie. A travers ces gravures anciennes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, ces drôles de personnages – tour à tour effrayants, cocasses, fourbes, lubriques – semblaient sortir des pages pour nous révéler un secret dont le sens est aujourd'hui perdu. Mais ces images ne véhiculent pas seulement des idées et des messages. Pour qui a déjà participé à un carnaval, ces gravures prennent vie. On entend le tintement des grelots, le claquement des vessies qui fendent l'air, les rires gras qui résonnent, on sent l'odeur des flatulences, de la saucisse et de l'alcool qui coule à flot... Ces images, d'un autre temps, nous éclairent sur nos pratiques actuelles. Les mascarades européennes contemporaines puisent dans un répertoire médiéval de pratiques et de symboles liés à la Folie. Le Carnaval est son royaume et durant quelques jours, Dame Folie régit nos vies. Au cours du dernier millénaire, la Folie a porté plusieurs masques et plusieurs noms : l'insensé, le fol, le sot, le bouffon, le fou. Cette exposition retrace la manière dont ces avatars continuent d'envahir notre imaginaire à travers plusieurs univers : celui des accessoires festifs, des images, du théâtre, des marionnettes et, bien sûr, celui du Carnaval.

On découvre la Folie à travers quelques-uns de ses attributs. Six objets, issus de mascarades contemporaines, donnent des clefs de lecture pour naviguer dans la suite de l'exposition. Parmi ceux-ci, la marotte, l'un des objets les plus emblématiques de la panoplie officielle du Bouffon de cour, ouvre la salle. Ce sceptre parodique, que brandit le Fou pour se moquer du Roi, apparaît dans les images du XV^e siècle. Mais ce bâton à visage humain trouve une origine plus ancienne. Il descend de la massue de l'Homme sauvage : Folie et Sauvage deux éléments hors-contrôle qui gravitent en marge du monde des hommes et tracent les contours du monde civilisé. Plus tard, la marotte, parfois sous la forme d'une badine, devient la mascotte du Carnaval. Elle est l'emblème de ce "monde à l'envers" qui fait de la transgression la règle. Des grelots, des vessies de porc, des queues de renard et des saucisses du fou (Narrenwurst) occupent le centre de la pièce. Le dernier objet présenté dans cet espace n'est pas moins emblématique que le premier. Le coqueluchon, ce bonnet aux oreilles pointues, donne une allure biscornue au Bouffon. Son visage cerné par la cagoule devient un masque grimaçant. Ce costume qui lui colle à la peau fait de lui un être composite. Le Bouffon incarne l'hybridité, le paradoxe. Il est à la fois homme et animal, Folie et Raison. Les excroissances évoquent des oreilles d'ânes : symbole de paresse, d'ignorance et de luxure. Lorsque le coqueluchon est affublé d'une crête de coq, c'est pour symboliser la lubricité.

Ci-contre : Marotte à tête de bouffon XIX^e s.

(D.R. Musée du Carnaval et du Masque à Binche, Photo Olivier Desart)

Pages suivantes : Pieter Brueghel l'Ancien, *Fous du carnaval* (détail), ca. 1642. (D.R. KBR)





Parfois, les oreilles font penser à des cornes. Elles rappellent alors le lien de parenté qui unit le Fou le Diable.

Le deuxième espace est consacré aux images du Fou et à la folle trajectoire de son identité visuelle. Au Moyen Âge, le Fou est un être qui gravite dans les marges de la société, comme dans celles des images. Dans la pensée médiévale, Dieu a créé l'Homme à son image et lui a fait don de la Raison (Sapientia). Par opposition, l'insipiens, l'insensé qui en est privé, s'écarte du modèle divin. Les premières représentations de Fou apparaissent au XIV^e siècle dans les enluminures des psautiers et des Livres d'Heures. Produit de l'imaginaire chrétien, le Fou orne l'initiale D du psaume 52 ("Dixit insipiens in corde suo : non est Deus", traduit par "Le Fou dit dans son cœur : Dieu n'existe pas"). L'identité visuelle du Fou se codifie progressivement. Cependant, le Fou n'est pas cantonné aux illustrations. Ce personnage connaît aussi une réalité sociale. A l'occasion des festivités populaires (comme le Carnaval ou la Fête des Fous), des gais lurons égayent les cortèges. A la même période, les Sots des sotties (un genre théâtral comique populaire), coiffés de coqueluchons à grelots et marottes à la main, participent à la vulgarisation et à la diffusion de ce portrait-type. L'image du Fou, connue de tous, en fait un candidat privilégié pour s'adresser au peuple. Les illustrateurs de l'époque comprennent rapidement le potentiel de cette figure, à la fois comique et diabolique. En parallèle, le développement de l'imprimerie et des techniques de gravures permet pour la première fois de diffuser des textes et des images profanes à grande échelle et hors du contrôle de l'Eglise. Au tournant du XVI^e siècle, le Fou quitte les marges des textes sacrés pour devenir l'une des figures de proue de l'Humanisme, notamment dans *La Nef des Fous* de Sebastian Brant, mais aussi dans les gravures qui accompagnent *L'Eloge de la Folie* d'Erasmus.

A partir du XVI^e siècle, la Folie est un thème de prédilection pour les graveurs d'Europe du Nord et notamment de Flandres. Dans ce contexte humaniste, le Fou tourne en dérision ou dénonce les vices de l'homme et les abus d'un monde qui semble tourner à l'envers. Dans les siècles qui suivent, la Folie fait également des incursions dans le monde de la fête, largement représenté par les artistes. Sous les traits de personnages bouffonesques (comme Arlequin et Polichinelle) ou encore à travers l'usage de certains accessoires (comme les vessies gonflées, les lunettes, les clystères), la gravure révèle l'omniprésence de la Folie.

Au XIX^e siècle, on retrouve la figure du Bouffon, avec ses grelots, sa marotte et son coqueluchon, sur les pages de titre des journaux satiriques. En pleine période romantique, caractérisée par son goût pour le gothique, la figure du Bouffon s'impose comme l'emblème de toute forme d'humour et de satire graphiques. En Angleterre, l'hebdomadaire *Punch* (1841) prend pour figure de proue un personnage inspiré de Pulcinella, le valet-bouffon de la Commedia dell Arte italienne. Des titres comme *Triboulet* (journal monarchiste français), *Puck* (USA), *Simplicissimus* (Allemagne), *Judy* (Angleterre) se réfèrent tous à des figures bouffonnes littéraires ou historiques bien connues.

La suite de l'exposition nous emmène dans l'univers du théâtre et de la marionnette.

Au Moyen Âge, le Fol s'illustre notamment à travers les Sotties. En partie improvisées, ces pièces satiriques mettent en scène des Sots en habits de fol, qui nourrissent leurs saillies de faits d'actualités, politiques ou sociales, et rythment leurs performances de folles acrobaties. Au XVI^e siècle, en Italie, le Bouffon "héros du peuple" s'affirme à travers une série de personnages de

la Commedia dell Arte. Dans ce théâtre d'improvisation, les valets, tantôt abrutis et maladroits, tantôt ingénieux et fourbes, apportent l'élément comique. Les habits, les attitudes, les expressions (grossières et en patois) des valets les opposent en tous points à leurs maîtres. Ce jeu de miroir et de contrastes rappelle celui qui lie le Fol à son Roi. Parmi les valets les plus bouffonesques, certains, comme Pulcinella et Arlecchino, connaissent un immense succès et d'innombrables avatars à travers toute l'Europe, notamment dans le monde de la marionnette. Au XIX^e siècle, ces personnages sont de moins en moins archétypaux. Ils se régionalisent et s'individualisent progressivement : Guignol à Lyon, Lafleur à Amiens, Jacques à Tournai (entre autres), Tchanchchès à Liège. Ils incarnent les classes populaires et le besoin irrévéréncieux qu'a le peuple de se moquer des élites dirigeantes. Les spectacles de marionnette dans les milieux ouvriers agissent alors comme des soupapes qui permettent de supporter la pression.

La suite du parcours nous conduit au cœur de l'imaginaire carnavalesque. Dans cette grande salle, un banquet est en cours. Autour de la table, treize personnages festoient. Pendant le Carnaval, l'excès – de nourriture, d'alcool, de rire – règne en maître. Par le passé, les Jours gras célébraient l'opulence avant que ne commence le carême. Pour les bouchers et les commerçants, c'était aussi une manière de liquider les réserves de nourriture périssable (comme la viande) avant que ne commence une longue période de restrictions. De nos jours, si le jeûne est quelque peu passé de mode, la ripaille, quant à elle, est toujours d'actualité. Tous ces personnages attablés présentent au moins un élément qui les lie à la Folie. On reconnaît par exemple, autour de la table un Chinel de Fosse-La-Ville; ce descendant de Polichinelle qui a l'habitude de caresser de son sabre en bois les mollets des jeunes filles. Non loin de lui, le Prince Carnaval de La Calamine, élu chaque année, n'est autre qu'un Fou à qui le bourgmestre remet la clef de la ville pour le temps des Jours gras. Au centre de la table, assis les bras écartés, le Gille, personnage principal des carnivals de la région du centre, semble présider. De nos jours, ce personnage représente un homme bourgeois et sérieux, respectant un code d'honneur strict. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Le Gille trouve son origine dans un ancien répertoire de personnages de foire, apparentés aux bossus de la Commedia dell Arte (comme Polichinelle). Au XIX^e siècle, les cortèges des Jours gras étaient bien plus dévergondés qu'aujourd'hui et les Gilles n'hésitaient pas à taquiner le public avec des ramons de grande taille.

A l'issue du parcours, l'exposition, qui a suivi les trajectoires en zigzag des Fols de ce monde à travers les époques et les univers, soulève une dernière question : qui sont les Bouffons d'aujourd'hui?

Lucie Smolderen, Collaboratrice scientifique au Musée du Carnaval et du Masque à Binche

L'exposition *Bouffons! Eloge de la Foulosophie* se tient au Musée international du Carnaval et du Masque à Binche jusqu'au 11 septembre 2022, du mardi au vendredi de 9h30 à 17h et samedi et dimanche de 10h30 à 17h

Rue Saint-Moustier, 10 - 7130 Binche

www.museedumasque.be - info@museedumasque.be

T : 064/33-57-41



J'étais un petit page dans le cortège de l'Ommegang en 1930

Extrait du témoignage d'un jeune garçon qui avait participé à l'Ommegang de 1930. Propos recueillis dans les années 60 (archives d'Albert Marinus).

J'avais 11-12 ans à cette époque-là, j'étais au collège Saint-Michel, en 6^e latine. On a passé un avis pour ceux qui avait (sic) 11-12 ans et qui voulait (sic) participer à l'Ommegang et y être un petit page des lignages (je l'ai su après car, à ce moment-là, on n'en savait encore rien). Moi cela m'intéressait, je ne sais pas au juste pourquoi mais je l'ai fait avec enthousiasme.

Je pense que les pages des lignages, il devait y en avoir une dizaine maximum; il devait y avoir un ou deux pages par lignage.

Le costume était à lignes bleues et blanches. On était entièrement habillé avec un chapeau et même des souliers qui étaient comme en carton. Marcher avec cela c'était comme des sandales, mais c'était fatigant.

On est parti du Cinquantenaire, c'est dans les halles du Cinquantenaire que l'on s'est habillé.

On est descendu en ville en passant par les boulevards du Centre, on a remonté le Botanique, je crois que l'on a pris la rue Royale, si mes souvenirs sont bons, mais je n'en suis pas certain. Puis on a rejoint à nouveau la rue de la Loi pour le retour au Cinquantenaire. On a fait cela deux fois l'été. Il faisait chaud et soif! Il y avait, disséminé, tout le long du parcours, des espèces de buffets où l'on avait un peu à manger des sandwiches et des boissons. Ce dont je me souviens aussi avec horreur, c'est qu'il n'y avait aucune installation sanitaire et comme il faisait chaud et que l'on buvait pas mal ... On se débrouillait!

On était fatigué. Vous vous rendez compte, c'est quand même un trajet! Cela fait combien, 6, 7 kilomètres au moins. Et cela n'allait pas vite, on ne marchait pas vite; et on s'arrêtait de temps en temps. En fait, je n'ai rien vu de l'Ommegang cette année-là. J'ai vu l'Ommegang pour la première fois de ma vie, il y a à peu près 10 ans, avec ma femme. Nous avons eu la chance d'avoir des places réservées et je me souviens que l'on ne pouvait pas avoir de parapluies et qu'il s'était mis à pleuvoir. J'ai encore été le voir, il y a 4 ou 5 ans depuis que je suis membre de la Société de l'Ommegang, en tant que « grand protecteur », j'avais pris un imperméable et il n'a pas plu. Cela m'a rappelé des souvenirs : j'ai revu ce groupe de jeunes gamins de 10-12 ans dont j'avais fait partie en 1930 ...

BT (?) : Est-ce que vous aviez une répétition?

Non, il n'y avait pas eu de répétition à faire.

Les costumes n'avaient-ils pas été essayés à l'avance?

Oui, cela je pense bien mais je ne m'en souviens pas. Je crois que l'on a du (sic) le faire parce que nous avions notre costume et que l'on a retrouvé le même costume la deuxième fois.

Ce qui est le plus curieux, c'est que quand j'ai été au secrétariat, ils n'ont plus aucune archive. Ils n'ont pas les noms des participants, ils n'ont rien. Et je vous ai dit que parmi les petits pages nous étions une dizaine du Collège Saint-Michel.

Ci-contre : Cheval Bayard et figurants, Ommegang de 1930. (D.R. Centre Albert Marinus)

Il y avait un monde, tout le long du parcours. Mais parents avaient loué un balcon au rond-point de l'avenue de la Loi, tout près du Cinquantenaire.

Il y avait de la musique tout le long du cortège?

Il devait certainement il y avoir de la musique mais moi, je ne me souviens de rien. Je n'ai rien vu. J'étais dans mon petit coin avec les lignages. Nous suivions les gens des lignages.

Quand je vois l'Ommegang de maintenant, à part les notables ...

Le recrutement s'est donc fait par avis, on ne nous a pas parlé de l'Ommegang avant. On l'a fait comme ça. Comme c'était un dimanche, on n'a pas pu prendre congé. J'ai reçu une petite médaille de bronze à cette époque que j'ai évidemment perdue.

Lors d'un de mes visites à l'Ommegang, j'ai revu un des costumes de page en mauvais état qui datait de 1930.

On avait une espèce de culotte bouffante, une veste avec des manches bouffantes et un chapeau qui était une sorte de tarte toute plate, tous étaient rayés bleu et blanc avec des collants et des souliers qui devaient être en poil avec une semelle de cuir.

Je me demande combien il y a encore de gens qui ont participé à l'Ommegang de 30 et qui sont encore en vie aujourd'hui. Il ne doit pas y en avoir beaucoup.

Vous souvenez-vous de l'ambiance qu'il y avait ce jour-là?

Il y avait beaucoup de monde. Vous savez, à cette époque-là, on n'avait pas beaucoup de distractions, il y avait beaucoup de gens qui n'avait (sic) même pas de poste de radio. Les seules actualités que l'on voyait c'étaient les actualités au cinéma.

Il y avait-il des drapeaux dans les rues?

Des drapeaux? Sans doute, on était beaucoup plus patriote à cette époque-là que maintenant. De plus, c'était l'année de l'Indépendance. Je me souviens avoir vu en 1930 de grandes manifestations dans l'esplanade du Cinquantenaire. Par exemple, des courses de chars, entre les arcades et la ville. Il y avait des tribunes, tout était décoré. C'est fou le nombre de fêtes que l'on a eu en 1930. Si je me souviens bien, on a eu également des courses de chars dans le stade du Heysel.

Votre groupe de lignage était-il un groupe important? Est-ce qu'il y avait beaucoup de monde dans votre groupe?

Pour chaque lignage, il y avait donc un petit page ou deux (ma mémoire me fait défaut) et 2-3 adultes. Nous suivions donc un adulte.

Je ne me souviens plus dans quel lignage j'ai défilé.

Est-ce que vous trouvez qu'il était important de faire, en 1930, un cortège comme l'Ommegang?

Je trouve qu'il est toujours important de mettre son pays en valeur. Je suis Belge et fier de l'être, surtout quand je suis à l'étranger.

Que représente pour vous l'Ommegang, la société de l'Ommegang aujourd'hui?

L'Ommegang remet en mémoire tout le passé de la Belgique, passé dont on peut être fier. Je trouve que des manifestations comme l'Ommegang sont indispensables, surtout pour les jeunes. (...).

NB : le document est présenté en respectant l'orthographe de la retranscription de l'époque.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise.

La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.

En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros

13 Euros (ménage)

Membre adhérent : 12 Euros

15 Euros (ménage)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2022")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du mercredi au vendredi de 9h à 17h sur rendez-vous, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

Tél./ Fax : 02-762-62-14

Courriel : centremarinus@woluwe1200.be

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles). L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

En quatrième de couverture : Bâton de suisse en argent représentant la barque miraculeuse avec la statue de la Vierge et Béatrice Soetkens, s.d. (Bruxelles, Ancien Grand Serment royal et noble des Arbalétriers de Notre-Dame du Sablon) (Photo : J-M DP - CAM)

